

RĂZVAN RĂDULESCU

LA VIE ET
LES AGISSEMENTS
D'ILIE CAZANE

Roman

*Traduit du roumain
par Philippe Loubière*

« À LA MÉMOIRE DE ZULMA
VIERGE-FOLLE HORS BARRIÈRE
ET D'UN LOUIS »
TRISTAN CORBIÈRE

ZULMA
122, boulevard Haussmann
Paris VIII^e

Titre original :
Viața și faptele lui Ilie Cazane.

Ouvrage publié avec le concours
de l'Institut culturel roumain de Bucarest.

© Răzvan Rădulescu.
© Zulma, 2013, pour la traduction française.

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma
ou sur *la Vie et les Agissements d'Ilie Cazane*
et être régulièrement informé de nos parutions,
n'hésitez pas à nous écrire
ou à consulter notre site.
www.zulma.fr



La famille Cazane

Ilie Cazane est né, au gré du hasard, le 6 septembre 1962, à Bucarest. Sa mère, Georgette, s'était mariée trois ans auparavant avec Ilie Cazane père, un personnage non dépourvu de pittoresque, d'après ses amis. Il connaissait sur le bout des doigts les bistrots de la capitale et, grâce à sa faconde irrésistible (dont son fils allait hériter), il avait même réussi à obtenir des ardoises dans certains d'entre eux. La chose paraît d'autant plus inhabituelle que les tenanciers de bistrot bucarestois étaient, à cette époque, de simples employés de l'État et non les propriétaires des lieux. La seule explication plausible pourrait être que, sous l'effet du charme hypnotique de Cazane père, les tenanciers de bistrot se transportaient mentalement dans la période de l'entre-deux-guerres, revivaient leur condition fondamentale de patron régnant sur tables, chaises, verres, débit de boissons et de repas, et disaient :

— Bah, Ilie, quand tu es fauché, tu peux venir manger chez moi sans te faire de souci, tu le sais bien.

Charmeur, comme si cela allait de soi, Ilie approuvait, à la satisfaction momentanée du patron. Ce n'est qu'ensuite que ce dernier, comme tiré d'un rêve, se rappelait que le restaurant n'était pas à lui ; il en était alors de sa poche, hochait la tête – Ah, Cazane, Cazane! –, décidé à lui réclamer son dû le lendemain. Le lendemain, Cazane ne se montrait pas ; dans le fond, c'était un homme pas sérieux, fuyant, et c'est pour cela qu'on n'avait guère confiance en lui. Le surlendemain, il ne se montrait pas davantage. Il avait d'autres endroits où aller. On prétend qu'il avait des ardoises dans au moins six bistrots. Il réapparaissait au bout d'une semaine, saluait cordialement sur le seuil ; les clients, dont la plupart le connaissaient, se sentaient saisis d'une étrange excitation, et le patron, quoiqu'il l'eût étranglé deux minutes auparavant, lui demandait, confus :

— Allez, assieds-toi, qu'est-ce que je te sers ?

Cazane réfléchissait un instant (« Eh bien, qu'est-ce que vous avez de bon, aujourd'hui ? »), choisissait plat et boisson, et s'asseyait à une table. On ne pouvait dire de lui qu'il avait ses préférences. Impossible de tirer une règle de la façon dont il acceptait ou refusait la compagnie des autres clients, à peu près toujours les mêmes, des gargotes qu'il fréquentait, parce que, dans une certaine mesure, Cazane se suffisait à lui-même. Comment expliquer autrement l'attitude quasi indifférente de ses amis,

que Cazane fût joyeux et exubérant ou, au contraire, qu'il fût seul à une table, triste et le regard vide? Cazane était comme il était, et tout, dans son attitude, trouvait sa parfaite justification. Même plus tard – j'en mets la main au feu – lorsqu'on a appris sa mort, les gens qui le connaissaient n'ont rien trouvé de mieux à dire que « ah ».

À l'époque à laquelle Georgette a rencontré son futur époux, celui-ci n'avait aucune autre activité, ce qu'il ne lui a même pas caché. Nouveau sujet d'étonnement, la jeune fille, venue pour deux jours de Liveni à Bucarest pour résoudre quelques problèmes concernant la pension d'ancien combattant de son père, s'est montrée plus enchantée que vexée – comme il eût été normal – de la condition de pique-assiette de Cazane père. Ils ont fait connaissance simplement, à la sortie Dinicu-Golescu de la gare du Nord, elle, totalement désorientée par le va-et-vient des intrépides citadins entre les voitures, lui, charmé par son air provincial et endimanché. Cazane s'est proposé de la conduire au service des pensions, ils sont montés dans le trolleybus, Georgette a sorti de son sac un petit portefeuille constellé de milliers de perles multicolores, en a défait le fermoir et a demandé deux billets à la receveuse.

— Un instant, c'est moi qui paye, intervint Ilie père.

— Vous, payer? dit alors la receveuse, derrière

son guichet de fer et de mélanine. Je vous en prie, monsieur Cazane, montez! Mademoiselle est avec vous? Je vous en prie...

Georgette le regarda avec une grande admiration. Il profita alors de l'occasion pour lui dire qu'il ne faisait rien de la journée, mais qu'il se débrouillait, comme on voit... Georgette l'écoutait, subjuguée, tout en regardant par la fenêtre, superposé à son profil à contre-jour, le rond-point fleuri de la place de l'Université avec les feux tricolores aux lumières rondes, pâles sous l'éclat du soleil, comme on peut encore le voir aujourd'hui dans les illustrés du Bucarest de cette époque. Deux semaines plus tard, Cazane et Georgette se disaient « oui » devant l'officier d'état civil du septième arrondissement, et la jeune femme télégraphiait à Liveni l'heureuse nouvelle, ce qui provoqua l'hystérie de sa mère et la désolation de son père, paysans aux vues simples. Sa mère, surtout, regrettait amèrement d'avoir eu la faiblesse de laisser sa fille aller seule à Bucarest. Qu'avait-elle besoin d'aller à Bucarest? Pourquoi y tenait-elle tant? Elle, qui était une femme âgée, n'était jamais allée dans la capitale. Elle n'en était pas morte. Elle avait trop laissé parler son homme. Il te fallait ta pension, à toi aussi. Tu n'en serais pas mort. Mais tu as été insatiable. De ce que nous récoltions du verger, nous vivions honorablement. Le vieux, lui aussi, était fâché, il tournait comme un lion en cage, ne tenant pas en place. Finalement,

excédé des jérémiades de sa femme, il lui fila une bonne dégelée et ajouta, après mûre réflexion : on verra bien ce que ça donnera.

L'arrivée des jeunes mariés à Liveni ne fut une joie pour personne. Le père de Georgette interrogea Cazane de façon maussade sur son métier, sa situation et ses plans d'avenir ; sa mère entraîna Georgette dans la chambre qui donnait sur la rue et là, sur une banquette, se mit à soupirer, les mains dans ses jupes. Après une heure de ce genre d'errements, sa mère se ressaisit, se leva énergiquement, sortit sur le seuil, et secoua son mari pour qu'il aille à la cave chercher du vin ; elle-même retira du four une marmite de potée, mit le couvert avec l'aide de Georgette – donne-moi donc un coup de main, ma fille, que va dire ton mari ? –, bref, prit la direction de la cérémonie. Pendant la première partie du repas, la conversation fut languissante ; Cazane avait faim et ne levait guère la tête de son assiette. Après la viande, pourtant, il devint bavard et, en un rien de temps, conquit le vieux, qui grommelait sur un ton faussement bourru, comme il lui était naturel, mais qui avait visiblement de plus en plus de mal à résister à la fascination exercée par son gendre.

En définitive, la bonne impression que fit Cazane à son beau-père était telle que le vieux, le soir dans son lit, ne fit que pouffer joyeusement, deux ou trois fois, en réponse à la question répétée de son épouse : « Qu'est-ce que tu penses, mon ami, de cet Ilie ? »

Quant à la vieille femme, si elle avait eu des doutes sur l'ardeur au travail de son gendre, ceux-ci allaient être pulvérisés, dès le lendemain, quand, en allant de bon matin allumer le feu dans la cuisine, elle trouva Cazane, frais et dispos, en train d'entasser deux grosses bûches dans la cheminée. Il avait déjà donné un coup de balai, fait la vaisselle de la veille et tout remis à sa place. Cela devait se passer ainsi durant les deux ans que Cazane resta à Liveni. Si tôt que se levât la vieille femme, Ilie était déjà sur place, joyeux, en train de mettre du bois sur le feu. Avec Georgette, il s'entendait bien. Avec ses beaux-parents, je n'en dis pas plus. Au printemps, il participait avec entrain aux travaux agricoles et, à l'automne, les produits qu'il récoltait étaient deux-trois fois plus gros que les autres. La nouvelle s'était répandue chez les voisins, et tous s'émerveillaient. Le printemps suivant, ils se sont mis à l'appeler pour lui demander de venir semer chez eux aussi. Et comment ne pas faire appel à lui, puisque lorsque Cazane jetait en terre un semis de tomates, toutes les tomates de ce semis pesaient chacune, à l'automne, comme une petite pastèque ?

Évidemment, d'un certain côté, la vieille femme était enchantée, parce que, grâce à l'ardeur constante de son gendre, elle n'avait plus à se soucier de toutes les tâches ménagères, mais un sentiment d'envie ne la rongait pas moins en permanence. Elle ne comprenait pas comment il se faisait que, quelque tôt qu'elle

se levât et quelque rapidement qu'elle se rendît ensuite à la cuisine – un bâtiment séparé, à l'autre bout de la cour –, Ilie était déjà là, ses tâches en partie terminées. Ce sentiment d'envie tenait à certains préjugés relatifs aux gens de la ville. Vingt ans auparavant, la vieille femme était allée à Jassy et avait trouvé la ville, brumeuse, morte, éclairée de loin en loin par des lampadaires encore allumés à neuf heures du matin. Un postier apathique qui passait dans les rues, monté sur une bicyclette allemande, s'arrêta à la porte d'un petit jardin à l'allée empierrée, laissa sa bicyclette par terre, chercha sans entrain dans sa sacoche, trouva la lettre, la mit dans la boîte, s'appuya sur la clôture et resta un temps ainsi, pensif. Il finit par relever sa bicyclette, l'enfourcha, se déséquilibra un peu – c'est la roue avant qui lui faisait ça, voyez-vous – et disparut dans la brume qui enveloppait la ville. Ce n'est pas avant dix heures que passants endormis et voitures à cheval sont apparus, et que le brouillard, semble-t-il, a commencé à se dissiper. À dix heures ! Elle se levait à l'aube, elle. Donnait à manger au cochon, aux poules. Faisait la cuisine. Balayait la cour, faisait du feu. Regardait fièrement au-dessus de la clôture pour voir si les voisines étaient levées. Pas trop. En fait, oui ; elles s'agitaient, elles aussi, dans leur cour, soupiraient, jetaient une poignée de grains. Mais, en tout cas, c'était elle la première. Cela se savait dans le village. Quelle était la plus diligente ? Talitza, la femme à

Cozmoiu. Il était donc assez explicable que ce citadin-là, plus empressé qu'elle, lui causât un certain dépit.

Elle décida, par conséquent, de se lever à quatre heures, et non à cinq comme elle en avait l'habitude. Elle se réveilla un peu fatiguée, et seule l'envie qui la rongait l'empêcha de se rendormir. En chemise de nuit, un gilet de peau de mouton enfilé en hâte sur les épaules, elle traversa la cour à tâtons et, une fois devant la porte de la cuisine, colla son oreille et écouta avec beaucoup d'attention. À l'intérieur, pas un bruit. Elle sourit avec fierté, appuya sur la poignée et poussa la porte contre le mur. Devant la cheminée, Cazane, joyeux, était en train d'entasser deux grosses bûches dans le feu. La vieille femme éprouvait des sentiments nombreux et subtils, qu'elle n'aurait pu définir, crainte, angoisse, désolation, amertume de la défaite, orgueil blessé, esprit de compétition, tous traduits dans son esprit simple par une seule pensée, torturante : « C'est le diable. » Elle sourit craintivement, entama la discussion avec son gendre, jeta un coup d'œil à la vaisselle, qui était lavée et essuyée, puis partit donner à manger aux poules ; en distribuant les grains, elle décida de se lever le lendemain à trois heures.

Elle ne fut pas en état de le faire. Son horloge biologique, réglée depuis des décennies à cinq heures, au plus tôt à quatre, refusa d'obéir. Alors, pour la première fois de sa vie, elle envisagea d'acheter un

réveille-matin. Elle exposa le projet à son mari, avec pourtant assez peu de conviction, à ce qu'il semble, car celui-ci opposa, tout au long de la discussion, une résistance maussade : « Pourquoi te faut-il un réveille-matin, ma femme ? Dis-le-moi ! Je te réveillerai, moi. » (Le vieux était renommé, lui aussi, dans le village, pour son énergie matinale ; des années plus tôt, constatant qu'il se réveillait avant même le chant du coq, il était allé, fâché, au poulailler, avait fureté à l'intérieur, avait juché le volatile encore endormi sur une petite planche et lui avait adressé ces paroles mémorables : « Tu me réveilles ou c'est moi qui te réveille ? Et je te coupe ton foutu cou ! ») Son épouse renonça alors au concours du vieux, laissa les choses en suspens et conçut un autre plan. Elle n'allait pas se coucher du tout. Au moins pour une nuit. Elle resterait depuis le soir dans la cuisine, sous un prétexte quelconque, et surprendrait son gendre. C'est ce qu'elle fit. Tout alla pour le mieux : après le dîner (et quelques verres de vin), le vieux s'en fut se coucher. Georgette et Ilie restèrent encore un moment à table, à parler de leurs affaires, puis se retirèrent. Contente, la vieille femme se mit à rire et l'attente commença. Au bout d'un moment, elle eut l'idée de tout préparer pour le lendemain, afin de passer le temps. Elle lava les plats, les cuillères, les verres, entretint le feu en y ajoutant de temps en temps du petit bois. À trois heures du matin, elle fut gagnée par une invin-

cible somnolence. Une espèce de frénésie la tint pourtant éveillée, elle démontrerait à son gendre que ce n'était pas si facile de se lever le premier. Elle sourit en son for intérieur et, jusque vers trois heures et demie, imagina sa victoire. À quatre heures et quart, elle était très inquiète. Pourquoi n'apparaissait-il pas? La question la tortura à petit feu, une demi-heure, puis elle s'endormit. Elle se réveilla à huit heures. Dans la cuisine, il faisait froid. Deux récipients qui n'y étaient pas la veille étaient posés, sales, sur le buffet. Les poules caquetaient avec force, le cochon grognait de faim dans sa bauge. Absourdie, la vieille femme sortit, en se frottant les yeux, pour traverser la cour et ce n'est qu'en s'approchant de la maison qu'elle vit son mari sur la terrasse; il était assis et fumait.

— Le combien du mois sommes-nous? lui demanda-t-il.

Sa femme se réveilla pour de bon.

— Le dix-sept. Mais quelle heure est-il?

— Il est huit heures, huit heures passées.

Entrevoyant ici un possible danger, la vieille femme éprouva le besoin de se disculper et pérora :

— Pourquoi ne m'as-tu pas réveillée à temps? Cette nuit, je me suis assoupie dans la cuisine, et je ne sais pas ce que j'ai eu. Les poules meurent de faim. Leur as-tu donné du grain, au moins?

Le vieux l'interrompit, d'un geste indifférent de la main :

— Donc, le dix-sept. Tu t'en souviendras. Cette nuit, ils sont venus arrêter Ilie.

La vieille femme en resta bouche bée. Georgette pleurait à la porte de la maison.

— Qui ? demanda-t-elle, par réflexe.

Le vieil homme haussa les épaules.

Ilie Cazane père avait été arrêté par deux hommes en manteau de cuir, à quatre heures et demie du matin, à l'aube, pour un motif peu habituel. Quelqu'un du village avait raconté au Siège (difficile de dire, au cours d'une enquête, si c'est bénévolement ou par hasard) les fabuleuses capacités de Cazane à obtenir des tomates grosses comme des courges. Ils avaient longuement pesé le pour et le contre, avant de conclure qu'au fond un tel individu ne perdrait rien à être soumis de plus près à enquête. Bien entendu, les miracles d'Ilie et ses prétendus pouvoirs surnaturels, tels que racontés par l'informateur, étaient des fariboles. L'effet d'une mentalité rétrograde qui devait être éradiquée comme on arrache les mauvaises herbes d'un champ, ou comme on arrache une dent gâtée. Cet homme, en revanche, possédait peut-être un engrais inconnu qu'il aurait inventé. À partir de là, deux possibilités : il collabore ou il ne collabore pas. Pourquoi garderait-il cet engrais pour lui tout seul, avec cet égoïsme qui ne caractérise ni la classe ouvrière ni la paysannerie ? Pourquoi ne le partagerait-il pas avec les autres, qui s'épuisent comme lui dans

les fertiles champs du pays? C'est ainsi qu'Ilie ne fut pas précisément arrêté, mais invité à suivre les deux hommes au manteau de cuir, et embarqué dans une Podebă noire. Son arrestation proprement dite eut lieu deux mois plus tard. Faisant preuve de mauvaise volonté, l'accusé Cazane refusa de dévoiler la formule de la substance qui surdimensionnait ses légumes. En outre, il nia avec acharnement avoir jamais utilisé quoi que ce fût de ce genre. L'enquête se prolongea, prenant une tournure sérieuse qui nécessita son transfert à Bucarest. Le colonel Chirița, venu spécialement de la capitale pour superviser le transport, avait promis de grandes choses à ses collègues jassiotés et déclaré, provoquant l'admiration onctueuse de ceux-ci: « Vous allez voir comment nous allons en tirer la substantifique moelle. Qu'il ne croie pas que nous plaisantions! » La détention de Cazane dans un pénitencier bucarestois dura onze mois, de mars 1962 à avril 1963, et, pendant ce laps de temps, on procéda en plusieurs étapes: en août, notre prisonnier eut à sa disposition, dans sa cellule, pendant quelques minutes, une petite caisse de terreau et des graines de tomates. Strictement surveillé, il en planta une, puis il fut transféré jusqu'après le nouvel an dans une autre cellule, assez humide, qui lui ruina la santé. Le 17 janvier 1963, un an tout juste après qu'on l'eut arrêté à Liveni, il reçut dans sa cellule la visite du colonel Chirița et du lieutenant

Preda. Sur le visage du premier, auparavant gras-souillet et jovial, de l'incertitude se lisait. Il était troublé. Il tenait dans les bras une tomate de cinquante centimètres de diamètre et on voyait, tant il transpirait, combien il lui avait été difficile de l'apporter jusque-là. L'officier posa la tomate dans un coin et dit :

— Cazane, Cazane, je t'ai donné de ma propre main des graines pourries. Avec le plus mauvais terreau possible. Tu as planté la graine, nu comme un ver. Nous t'avons surveillé, nous t'avons fouillé jusque dans l'arrière-train. Nous t'avons repris la caisse. Nous sommes au cœur de l'hiver. Et regarde quelle tomate a poussé !

Désespéré, le colonel se mit à hurler :

— Donne-moi tes poudrettes, Cazane, sinon, tu pourras ici !

Cazane, assez faible, vieilli, répondit :

— Je vous les donnerais bien, mais je n'ai mis aucune poudre.

Le colonel pleurait.

— Je sais bien, Cazane, je sais que tu n'en as pas mis. Mais je ne peux pas le croire.

Il essuya ses larmes et prit une pose martiale.

— Cazane, garde-à-vous ! J'en prends la responsabilité, aujourd'hui, tu es libre.

Cazane regarda le colonel dans les yeux.

— Oui, oui, ne sois pas surpris, tu es libre. Chirița se troubla et baissa les yeux : Libre d'aller

où tes pas te mèneront. Il prononça les derniers mots à voix basse, en se retournant, comme s'il avait voulu quitter la cellule au plus vite.

— Ramasse cette tomate et envoie-le lui faire sa fête, jeta-t-il du couloir au lieutenant Preda.

L'après-midi qui suivit sa mise en liberté, Cazane père se rabattit d'abord sur un des gargotiers qui lui faisaient crédit, mangea à satiété, emprunta de l'argent, en mit une partie de côté pour la route, car il avait l'intention de se rendre le soir même à Liveni, puis flâna un temps à travers la ville. À huit heures moins le quart, il entra dans le magasin Adam et s'adressa aux vendeuses qui étaient sur le point de partir : il envisageait de s'acheter une toque de laine et un foulard. Il sortit du magasin un quart d'heure plus tard, un paquet à la main, qu'il défit pendant qu'il traversait. Il en retira la toque et le foulard, les mit sous le bras, puis ôta la vieille toque que son beau-père lui avait donnée en hâte, la nuit de son arrestation. Il en fit un paquet qu'il mit dans le sac. Il prit la nouvelle toque et le foulard, qu'il passa autour du cou, et regarda plus attentivement la toque. C'était un de ces modèles typiques, d'un gris bleuâtre, en forme de tronc de cône, en peau de mouton, que portent tous les hommes qui ont passé trente ans et qui sont arrivés à une position sociale tant soit peu florissante. De la rue Brezoianu surgit alors brusquement un camion qui l'écrasa sans qu'il ait eu le temps de dire ouf et disparut

comme s'il n'avait jamais existé.

Cinq mois auparavant, Georgette avait été avisée par citation directe que le tribunal consentait à la recevabilité de l'action en divorce engagée par son mari. Quand avait-il demandé le divorce? Qu'est-ce que cela signifiait? Elle savait très bien où il se trouvait, et il ne lui serait jamais venu à l'esprit... Mais oui! Ils m'ont divorcée de lui pour lui faire peur. C'était la vérité. On avait présenté à Cazane un papier semblable, selon lequel Georgette avait demandé le divorce et l'avait obtenu. Quant à Georgette, citation en main et dans son neuvième mois de grossesse, elle monta dans le train pour Bucarest, avec la ferme intention de faire scandale, une fois arrivée là-bas. Et peut-être l'aurait-elle fait si elle n'avait pas ressenti les douleurs sur le quai de la gare du Nord. C'était le 5 septembre 1962. Transportée en urgence à l'hôpital puis à la maternité Polizu, elle donna naissance le lendemain matin à un garçon de quatre kilos deux, à qui elle pensa donner le même nom que son père, Ilie. C'est pour cela que nous disions qu'Ilie Cazane était né à Bucarest par hasard.